



**HAL**  
open science

## La mémoire, ses aspects sociaux et collectifs

Valérie Haas, Denise Jodelet

► **To cite this version:**

Valérie Haas, Denise Jodelet. La mémoire, ses aspects sociaux et collectifs. N. Roussiau. Psychologie sociale, pp. 121-134, 2000. halshs-01559404

**HAL Id: halshs-01559404**

**<https://shs.hal.science/halshs-01559404v1>**

Submitted on 10 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

lequel il n'arrive aux gens que ce qu'ils méritent, pas seulement par leurs comportements moraux mais par tous les jeux des médiateurs symboliques de cette morale (par exemple, la beauté ou la laideur physiques). Cette modalité invariante de traitement, Melvin Lerner l'appelle la "croyance en la justice du monde" (*The belief in a just world*). On a dit ailleurs combien certaines données culturelles et certains événements historiques – quelquefois cruels ou abjects – peuvent être référés utilement à cet "invariant" : dont il resterait à évaluer l'épistémologie latente.

On a également essayé d'isoler certains "invariants" au niveau du traitement d'autres informations. On s'est intéressé au savoir qui porte sur l'être humain lui-même : sur ce que je suis, ce qu'est autrui, ce qu'est l'espèce. L'idée centrale de ces recherches veut que l'être humain ne traite pas seulement l'information à partir des données empiriques qui sont disponibles. En particulier, il s'immuniserait cognitivement contre toute information (données de première main, incitations pédagogiques, argumentations discursives...) qui tendrait à référer totalement la production de ses comportements, de ses attitudes et de ses conduites à des déterminismes naturels, propres à l'espèce et constitutifs de l'espèce. Une série d'expérimentations ont conforté cette hypothèse. Il s'agit d'établir les mécanismes "naturels" qui interviennent dans la connaissance "idéologique" de l'homme (Deconchy, 1999).

### 3.3. Du côté de certaines productions cognitives

Actuellement, on cherche à comprendre par quels processus cognitifs l'être humain construit des "lieux" – voire des "êtres" dont, tout empiriquement non repérables qu'ils soient – il estime qu'ils expliquent sa situation ou sa vie qui, elles, sont empiriquement repérables. C'est ce que l'on appelle les "ontèmes". On l'a fait à propos de l'idée d'"espèce humaine" (Deconchy, 1997), dont on a par ailleurs montré qu'elle se construisait de façon très différente chez l'homme et chez la femme (Mazé, 1997).

On avait dit : "canevas de réflexion". On s'en est tenu là. À toutes fins d'information mais aussi d'incitation à la recherche.

## CHAPITRE IX

# La mémoire, ses aspects sociaux et collectifs

Valérie HAAS et Denise JODELET

*"Dès qu'il avait fini de s'occuper de l'un des messages, Winston agrafait ses corrections phonoscriptées au numéro correspondant du Times et les introduisait dans le tube pneumatique. Ensuite, d'un geste autant que possible inconscient, il chiffonnait le message et les notes qu'il avait lui-même faites et les jetait dans le trou de mémoire afin que le tout fût dévoré par les flammes. Que se passait-il dans le labyrinthe où conduisaient les pneumatiques ? Winston ne le savait pas en détail, mais il en connaissait les grandes lignes. Lorsque toutes les corrections qu'il était nécessaire d'apporter à un numéro spécial du Times avaient été rassemblées et collationnées, le numéro était réimprimé. La copie originale était détruite et remplacée dans la collection par la copie corrigée. Ce processus de continuelles retouches était appliqué, non seulement aux journaux, mais aux livres, périodiques, pamphlets, affiches, prospectus, films, enregistrements sonores, caricatures, photographies. Il était appliqué à tous les genres imaginables de littérature ou de documentation qui pouvaient comporter quelque signification politique ou idéologique. Jour par jour, et presque minute par minute, le passé était mis à jour. On pouvait ainsi prouver, avec documents à l'appui, que les prédictions faites par le Parti s'étaient trouvées vérifiées. Aucune opinion, aucune information ne restait consignée, qui aurait pu se trouver en conflit avec les besoins du moment. L'Histoire tout entière était un palimpseste gratté et réécrit aussi souvent que c'était nécessaire. Le changement effectué, il n'aurait été possible en aucun cas de prouver qu'il y avait eu falsification."*

George Orwell, 1984, 1950.

Dans cet extrait du livre de George Orwell, 1984, le protagoniste Winston qui travaille au Commissariat des archives est chargé de supprimer toute trace écrite des souvenirs de la société, permettant ainsi une réécriture permanente de son histoire.

Sous l'angle de la littérature et envisagée à l'extrême, la négation de la mémoire devient un processus fascinant et renvoie à des enjeux identitaires forcément inquiétants pour une collectivité. À l'inverse, il semble qu'actuellement le réinvestissement du passé dans nos sociétés occidentales ait donné une place parfois excessive au "tout mémoire". Le retour vers le passé devient un leitmotiv permanent. Le futur est mis de côté, plus effrayant et inconnu. Le passé rassure, on s'y attache. Mais faut-il pour autant vouloir tout conserver ? La mémoire est-elle forcément bonne ? Wiesel s'interroge : "Si certains fanatiques pouvaient oublier, vraiment oublier, les raisons de leur haine ancestrale, notre planète ne se porterait-elle pas mieux ?" (1998, p. 9).

La question de l'effacement des traces du passé, comme celle de la conservation des souvenirs renvoie à des problématiques qui intéressent la psychologie sociale et, même si la tendance reste encore timide, la mémoire occupe actuellement des champs d'études extrêmement diversifiés. L'objet de ce chapitre ne sera donc pas tant de donner un aperçu exhaustif des recherches dans ce domaine mais plutôt de nous amener à présenter différents courants et études actuelles qui traitent plus particulièrement de la mémoire sous ses aspects sociaux et collectifs et de proposer quelques pistes de réflexion.

Différentes approches issues de la cognition considèrent la mémoire comme une sorte de réservoir où les informations sont apprises, acquises et engrangées, grâce à l'expérience du sujet et utilisées pour traiter des informations nouvelles. Ces études se situent au niveau intra-individuel. Nous présenterons certaines d'entre elles. À l'inverse, un courant issu du constructionnisme social considère la mémoire comme une construction dépendante de la communication sociale. Il n'existerait pas de mémoire sans prendre en compte, conjointement, les processus communicationnels par lesquels les individus se rappellent leurs souvenirs. Mais, dans sa dimension sociale, la mémoire peut être aussi considérée à travers son inscription temporelle. On peut s'intéresser tout autant à ses modes d'élaboration et à son fonctionnement qu'à ses contenus c'est-à-dire aux éléments du passé qui vont être retenus dans le présent. Cette perspective a notamment été envisagée par des chercheurs comme Frederick Bartlett et Maurice Halbwachs, peu de temps avant la Seconde Guerre mondiale. Ces auteurs ne sont pas les seuls à avoir apporté leur contribution à ce champ d'étude (on citera aussi Charles Blondel et Pierre Janet) mais leurs approches ont été pionnières dans le domaine et sont actuellement réinvesties en psychologie et dans les sciences sociales. Nous tenterons d'en présenter certains aspects au cours de ce chapitre.

D'emblée, définir ce qui correspond à une mémoire sociale ou à une mémoire collective est un exercice délicat dans la mesure où il n'existe pas

véritablement de définitions consensuelles à leur sujet. On peut tout aussi bien considérer que la mémoire est sociale ou collective parce qu'elle est partagée par une collectivité d'hommes, parce qu'elle se constitue à travers la communication, parce qu'elle est le symbole des expressions et des modes d'organisation de la société ou encore parce que les gens ont vécu chronologiquement un même événement.

Ce chapitre tentera d'examiner ces différents aspects en effectuant un passage entre le social et le collectif, tout en soulignant certaines dimensions essentielles et constitutives de la mémoire comme l'identité, la temporalité ou encore l'espace.

## 1. Les travaux pionniers de Frederick Bartlett

Bartlett (1932) met en évidence le processus de conventionnalisation sociale, en combinant à la fois des observations anthropologiques (étude des Swazis), à des recherches aux modalités plus expérimentales sur des groupes d'Anglais. À partir de méthodes empiriques au style original, il travaille essentiellement sur la façon dont un élément (matériel, textuel, imagé) va être transféré d'un groupe à un autre jusqu'à prendre une forme acceptable pour le groupe récepteur. Bartlett montre que tout nouvel élément introduit sera modifié selon les tendances sociales et la culture propre au groupe. Ce processus est influencé par deux facteurs sociaux : *les tendances persistantes* et *la proximité physique des membres du groupe*. Le premier facteur concerne les valeurs, normes, conventions propres aux individus du groupe. Le second dégage le fait que les sujets en interaction construisent des réponses collectives dans le cadre de la communication. Ces deux facteurs, nous le verrons plus loin, seront entre autre intégrés aux travaux du courant anglais du "*joint remembering*".

Le processus de conventionnalisation sociale est décrit par Bartlett en trois phases : l'assimilation sociale, la simplification-élaboration et la construction sociale :

- *l'assimilation sociale* : correspond au processus par lequel les différents aspects ou détails du matériel sont transmis, soit directement adoptés (s'ils correspondent déjà à un patrimoine du groupe) soit au contraire élaborés de manière spécifique.

- *la simplification-élaboration* : les détails détachés de la forme centrale de la représentation de l'objet et qui ne sont pas importants pour sa signification sont exclus ou considérablement simplifiés. Cette phase est compensée par la partie élaboration au cours de laquelle l'objet est transformé selon les tendances ou caractéristiques du groupe.

– *la construction sociale* : ce dernier processus correspond au moment où le matériel est assimilé comme nouvel élément et devient un élément constitutif du schéma social du groupe dans lequel il prend forme.

Soulignons les fortes similarités des trois phases proposées par Bartlett avec à la fois la sociogénèse des représentations sociales (processus d'objectivation et d'ancrage) mais aussi avec le processus mis en évidence dans le fonctionnement des rumeurs par Allport et Postman (1947).

Le rappel des souvenirs a été aussi conceptualisé par Bartlett en tant que matière et manière du souvenir. Là aussi, il intègre des conditions sociales intervenant dans ce processus : "*la matière et la manière du souvenir sont souvent déterminées par des influences sociales*" (Bartlett, 1932, p. 244). La matière du souvenir (*the matter of recall*) concerne seulement l'acte de se souvenir dans le groupe et non par le groupe. Cela concerne les déterminations sociales du souvenir. Pour Bartlett, ce dont le groupe se souvient dépend pour une large part de son organisation sociale, de sa culture mais aussi de sa symbolique. En outre, il avance l'idée de la manière du souvenir (*the manner of recall*) qui correspond davantage à une sorte de tempérament du groupe ou à son caractère. Il s'agit ici de l'expression du souvenir qui sera d'après lui fortement influencée par les attentes du groupe, sorte d'adéquation de l'auditoire.

Les travaux de Bartlett ont marqué différents domaines de la psychologie. Avant d'envisager la construction sociale des souvenirs et leur élaboration en groupe grâce aux travaux de l'école anglaise, voyons comment certaines études de la psychologie cognitive ont introduit le concept de schéma dans leurs modèles. Nous envisagerons ensuite un passage vers les modèles écologiques de la mémoire qui prennent en compte l'importance du contexte social de la mémorisation.

### 1.1. Les schémas de connaissance

La notion de schéma utilisée actuellement par la psychologie cognitive a été notamment empruntée à Bartlett qui définissait, nous l'avons vu, ce concept comme une structure déjà existante dans la mémoire des sujets. Ce phénomène a été mis en évidence en observant les déformations systématiques dans la reproduction des récits. Ainsi, le fait que les sujets, au cours du rappel d'une histoire, déforment celle-ci en omettant certains éléments de manière typique (qui ne correspondent pas à leurs attentes ou à leur schéma antérieur) permet à ce psychologue anglais de considérer les processus d'apprentissage et de remémoration comme des processus actifs par excellence, insistant sur l'effort constant du sujet vers une signification.

La conceptualisation du schéma de Bartlett ne connaît un véritable regain d'intérêt que dans les années 1960-1970. Minsky (1975) introduit un concept de schéma qu'il appelle *frame* (ou cadre), Rumelhart (1975) se centre sur les approches de la mémorisation des histoires et enfin Schank (1975), auquel nous nous intéressons ici plus précisément, propose le concept de *script*. Ces trois approches bien que non similaires ont chacune emprunté le modèle du schéma conceptualisé par Bartlett.

Pour Schank et Abelson (1977), les individus auraient en mémoire des schémas ou scripts qui représenteraient des événements sociaux communément vécus (l'exemple le plus couramment utilisé est le script du restaurant). Les recherches de Bower, Blake et Turner (1979) montrent que les sujets ont tendance à se rappeler à tort, d'éléments d'informations qui n'ont pas été explicitement énoncés mais qui étaient compatibles avec le script proposé. On retrouve ici l'idée d'omissions ou l'intégration d'éléments nouveaux dans le schéma proposé précédemment par Bartlett. Plus tard, Schank (1982) développe ses travaux autour d'une mémoire plus dynamique. Il montre combien la mémorisation de certains incidents peut être effectuée plus facilement parce qu'ils ne sont pas en adéquation avec le script canonique. Schank développe le concept de script comme la représentation des normes et des attentes mémorisées par les individus sous la forme de schéma, les considérant comme des stratégies socialement codifiées. Ce modèle de script correspond à une sorte de savoir sur le monde où les individus sont capables d'anticiper les situations dans lesquelles ils se trouvent. Ici, se dessine un modèle de la mémoire sémantique qui intègre davantage les insertions sociales.

Dans le même sens, et à peu près à la même époque, un nouveau champ de recherche se développe en psychologie cognitive, qui souhaite voir intégrer à l'étude de la mémoire le contexte de la mémorisation et ses référents temporels et sociaux. On parlera alors d'une mémoire écologique ou contextualisée.

### 1.2. Une mémoire écologique ou contextualisée

À partir des années 1980, un nouveau courant de recherche renvoyant à une "*psychologie sociale cognitive*" s'est développé par volonté de rupture avec la psychologie cognitive classique. La volonté des chercheurs de cette époque fut de rompre avec l'idée d'une connaissance des sujets uniquement traitée au niveau mental, refusant aussi l'élaboration de mécanismes de connaissance vite convertie en théorie du traitement de l'information. S'est ajoutée à ces réflexions novatrices la volonté de réintégrer une conceptualisation et des méthodologies sur la mémoire ancrées dans la

contexte social ou naturel de son développement. Le but fut de dépasser l'aspect limitatif de la psychologie cognitive et d'intégrer les "*marqueurs sociaux de la mémoire*" (Garzon, 1993).

Ainsi, Neisser (1982), prônant l'idée d'une mémoire dite écologique, conteste l'idée d'une théorie générale de la mémoire – apanage d'une psychologie qui se voudrait scientifique – et préfère rendre compte de différences individuelles dues à l'effet du contexte et des activités naturelles de l'homme. D'autre part, il met en évidence l'existence de liens entre les événements sociaux et les faits, à savoir une correspondance entre un contexte personnel et l'acquisition de certaines informations (d'ordre historique par exemple). Neisser développe l'idée d'un schéma narratif (issue des travaux de Bartlett) permettant de relier la mémoire autobiographique et l'histoire (entendue comme discipline historique). S'appuyant sur la conceptualisation de Bartlett, il avance l'idée de schémas particuliers mis en mémoire, qui correspondent à des conventions narratives, des "*structures narratives*" concernant les modèles que nous avons en tête sur la façon dont se déroule un événement public historique (qui, quoi, quand, où, pourquoi...).

Dans ce sens, Neisser conteste l'idée des "*Flashbulbs memories*" développée par Brown et Kulik (1977). Ces chercheurs mettent en effet en évidence, au cours d'une étude, une mémoire spécifique des sujets, qui serait celle des souvenirs précis, liés à l'annonce d'un événement public aux conséquences graves. Un cas type, repris dans plusieurs autres recherches, est celui du souvenir des Américains au moment de l'annonce de l'assassinat de John Kennedy. Ils illustrent la tendance des individus à mémoriser, tel un "*flash photographique*", le souvenir de l'annonce d'un événement public important. Celui-ci est généré lorsqu'un haut niveau de surprise apparaît (voir un éveil émotionnel) et que l'information a des conséquences importantes pour la vie sociale. Brown et Kulik font l'hypothèse d'un certain type de mécanisme physiologique, adapté à des événements bien particuliers, qui engendrerait un "*souvenir flash*" de son annonce.

Pour Neisser au contraire, nous nous souvenons des détails de l'événement public : "*parce qu'ils correspondent aux liens entre nos histoires personnelles et 'l'histoire' [...] Les souvenirs flash sont les lieux où nous relient nos propres vies avec le cours de l'histoire elle-même et pouvons dire 'j'y étais'*" (1982, p. 48). Nous trouvons chez Neisser, l'idée d'une identification entre la mémoire individuelle et la mémoire collective.

Pour certains psychosociologues, dans la lignée des travaux de Conway, la mémoire autobiographique témoigne de l'insertion sociale des individus. En France, Monteil (1993) pose, dans certaines de ses études, l'interdépendance entre le champ cognitif et le champ social. Les souvenirs autobiographiques sont considérés comme des insertions sociales mises en

mémoire, qui correspondent à l'histoire de vie du sujet. L'idée d'une interaction entre la mémoire personnelle et collective est rappelée aussi dans plusieurs études de psychosociologues anglais ou américains. On considère alors la mémoire comme collective parce que les souvenirs correspondent à des expériences individuelles communes aux membres d'un même ensemble social. Schuman et Rieger (1992) montrent par exemple qu'il n'y a pas une seule et unique mémoire de la Seconde Guerre mondiale mais bien plutôt des mémoires reliées entre elles, qui trouvent leur source dans une même période.

Bien que réinvesties dans le champ des recherches de la psychologie cognitive comme nous venons de le voir, les dimensions spécifiquement sociales des travaux de Bartlett ont été quelque peu mises de côté. Un second cheminement théorique nous amène à envisager maintenant les dimensions sociales du souvenir en prenant notamment en compte la façon dont certaines études psychologiques les ont intégrées à leurs préoccupations. Nous aborderons notamment le courant de l'École anglaise qui, se réclamant du constructionnisme social, récuse le caractère mental de la mémoire et met en avant sa fonction essentiellement discursive.

### 1.3. Le courant anglais et les pratiques conversationnelles

Actuellement, certains psychosociologues anglo-saxons reprennent à leur compte les travaux de Bartlett tout en considérant que celui-ci négligeait les dimensions purement socioculturelles de la mémoire dans son travail sur la conventionnalisation. Des chercheurs tels que Dereck Edwards et David Middleton ont le sentiment que Bartlett : "*n'étudiait pas le rappel social mais plutôt le rappel individuel en série*" (Edwards et Middleton, 1986, p. 425). Basé essentiellement sur le travail de la mémoire elle-même, ce processus ne mettait pas suffisamment en évidence l'interaction entre les sujets. Ce courant qui s'apparente à celui du constructionnisme social considère que la mémoire prend forme dans la conversation, que c'est essentiellement une pratique communicative. Le but de ces psychosociologues est de voir comment se construit le souvenir à travers la discussion. Ils réfutent le caractère purement mental de la mémoire pour considérer que la mémoire est une activité conjointe de remémoration issue d'échanges et de discussion dans le moment présent. On parle alors de "*joint remembering*" : de l'acte de se souvenir ensemble.

Ces chercheurs considèrent que la méthodologie utilisée doit être elle aussi par nature essentiellement sociale. Rassemblés autour de groupes de discussions, les individus sont donc amenés à se remémorer conjointement un événement, un film, ou des souvenirs collectifs issus de photographies. Chaque souvenir construit collectivement est une activité de remémoration

dans le présent, empreint à la fois d'éléments culturels, historiques ou symboliques inhérents à la vie du groupe étudié. On travaille aussi sur le caractère idéologique de cette reconstruction (Billig, 1990, 1997). La dimension collective de cette mémoire réside dans le fait que le souvenir est produit collectivement par le groupe lui-même dans le moment présent. Cette conception de la reconstruction par le groupe dans le présent nous renvoie au courant de recherche consacré aux rumeurs.

#### 1.4. La mémoire en rumeurs

L'approche de la mémoire sociale de Bartlett a trouvé aussi des résonances dans le courant d'étude consacré à la rumeur. Il s'agit ici d'étudier la façon dont se transmet une information par le biais de la communication, mais aussi de la considérer dans son élaboration et sa circulation collective. Dans cette approche on retrouve la question de la transformation d'un message en fonction d'un cadre présent, mais aussi l'influence que peuvent exercer les dimensions sociales, historiques et culturelles sur un message reconstruit (voir chapitre XXIII, Rumeurs et phénomènes de masse, par Michel-Louis Rouquette).

Tous les modèles de la mémoire qui viennent d'être présentés donnent une place essentielle au langage. Que celui-ci soit considéré comme une base de connaissance partagée entre les individus ou comme une activité en soi permettant la reconstruction des souvenirs, le langage apparaît comme contenu ou processus lié à l'activité mémorielle elle-même. La mémoire est souvent envisagée comme "sociale" du seul fait d'une interaction entre les individus ou bien d'expériences individuelles vécues par un même ensemble social ou encore parce que leur mode de rappel s'effectue dans un contexte dit social ou naturel.

Cependant, nous pouvons nous interroger sur l'idée d'un partage commun qui, loin d'être considéré dans toute sa complexité, implique rarement la prise en compte du groupe dans son ensemble. Les individus restent de ce fait résolument dans un vide social. En effet, dans ces recherches, il est peu souvent question de la transmission des souvenirs par le groupe (*comment et pourquoi certains d'entre eux vont perdurer à travers le temps ?*), ou encore de la possibilité qu'il existe une certaine activité de reconstruction des souvenirs (*les souvenirs sont-ils déformés, réajustés aux besoins du moment par le groupe et pourquoi ?*).

Dans les recherches qui viennent d'être présentées, l'attention reste souvent portée sur l'acte de mémoire lui-même, mais ne dégage pas suffisamment l'ancrage social et historique des groupes et la fonction identitaire que joue la mémoire à travers le temps. La mémoire sociale

et/ou collective doit être considérée dans son ensemble, en tant qu'entité sociale dynamique, inscrite dans une temporalité et ancrée dans un espace symbolique, permettant de poser le cadre de son fonctionnement et les conditions de sa reconstruction dans le présent (Haas et Jodelet, 1999). Dans les modèles théoriques proposés plus haut, l'aspect dynamique de la mémoire a été quelque peu mis de côté. On insiste davantage sur le présent alors que la coordination des trois axes temporels (passé, présent et futur) nous renvoie à une mémoire médiatrice de l'identité individuelle et collective des individus. En outre, une séparation claire entre les deux types de mémoire (individuelle et collective) est délicate. Halbwachs lui-même considère que la mémoire individuelle doit son existence à la mémoire collective.

## 2. L'œuvre de Maurice Halbwachs

Les travaux de Maurice Halbwachs consacrés à la mémoire de la société restent incontournables pour notre domaine de recherche et constituent une œuvre remarquable. Élève de Bergson, Halbwachs est l'un des principaux représentants de l'école des Annales avec Marcel Mauss. Considéré à la fois comme un statisticien, un spécialiste de la sociologie économique et de la morphologie sociale, ses études sur la mémoire sociale et collective constituent une œuvre pionnière, présentée entre autres dans trois ouvrages : *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925), *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte* (1941) et *La mémoire collective* (1950). Nommé en 1944 Professeur au Collège de France à la chaire de "Psychologie collective", il meurt en mars 1945, déporté à Buchenwald.

### 2.1. Les cadres sociaux de la mémoire

Dans les cadres sociaux de la mémoire, Halbwachs établit le caractère social de tout souvenir. Pour lui, le langage, l'espace et le temps constituent des repères qui permettent aux individus et aux groupes de retrouver leurs souvenirs. Ces cadres sont des sortes d'"espaces mentaux", constitués de notions et d'images, ils représentent une sorte d'armature, à la fois stable et mouvante dans le temps, impliqués dans le travail de remémoration. Ces cadres permettent un travail de la mémoire, dans le sens où il faudra une activité sociale de reconstruction et de localisation des souvenirs individuels ou collectifs. Ils varient en fonction des modifications du groupe et du temps présent.

Attardons-nous un instant sur le rôle que joue l'espace dans l'activité de remémoration des groupes, rôle encore peu pris en compte dans les études psychosociologiques. L'espace témoigne de l'inscription sociale des sujets, mais il représente aussi une armature stable, délimitée et continue, sorte de reflet du passé de la communauté. Pour Halbwachs, l'espace est en quelque sorte personnifié par le groupe, il porte les marques de son identité et constitue une sorte de patrimoine matériel des souvenirs communs. En outre, sa permanence offre au groupe un sentiment de stabilité et d'apaisement. Tel un palimpseste, le lieu conserve en effet la trace successive des multiples histoires qui se sont déroulées dans son cadre. Il est donc aussi le lien sacré qui unit les individus à leur passé, souvent idéalisé, on peut le préserver comme une icône (Halbwachs, 1941). En ce sens, on soulignera que toute transformation de l'espace ou remise en cause de ses frontières par un groupe extérieur peut se révéler être une véritable menace pour l'identité du groupe (Jodelet, 1993). Parallèlement, Halbwachs parle de mémoire collective (1950, 1997) pour définir la mémoire du groupe en tant que telle.

## 2.2. La mémoire collective : une pluralité de vues

Pour Halbwachs, la mémoire collective correspond à un ensemble d'hommes qui se souviennent en tant que membres du groupe. La question de l'intensité des souvenirs différente à la fois pour les membres du groupe, comme pour les groupes eux-mêmes, nous renvoie à ce que le psychosociologue nomme le "clair-obscur". Cette idée repose pour Halbwachs sur l'aspect continu de la mémoire qui se trouve dans un rapport changeant d'intensité au cours du temps : "Les groupes dont je fais partie aux diverses époques ne sont pas les mêmes. Or, c'est de leur point de vue que je considère le passé. Il faut donc bien qu'à mesure que je suis plus engagé dans ces groupes que je participe plus étroitement à leur mémoire, mes souvenirs se renouvellent et se complètent. Cela suppose, il est vrai une double condition : d'une part que mes souvenirs eux-mêmes tels qu'ils étaient avant que je n'entre dans ces groupes ne fussent pas également éclairés sur toutes leurs faces comme si, jusqu'ici, nous ne les avions pas entièrement aperçus et compris ; d'autre part, que les souvenirs de ces groupes ne soient pas sans rapport avec les événements qui constituent mon passé" (Halbwachs, *op. cit.*, p. 123). L'évolution des individus dans le temps, et leur passage à travers différents groupes, éclaireraient des parties différentes de leur histoire. Un aspect qui nous renvoie là encore à une question identitaire.

En outre, pour Halbwachs : "Chaque homme est plongé en même temps

et successivement dans plusieurs groupes. Chaque groupe, d'ailleurs, se morcelle et se resserre, dans le temps et dans l'espace. C'est à l'intérieur de ces sociétés que se développent autant de mémoires collectives originales qui entretiennent pour quelque temps le souvenir d'événements qui n'ont d'importance que pour elles, mais qui intéresse d'autant plus leurs membres qu'ils sont plus nombreux" (Halbwachs, *op. cit.*, p. 129). Pour éclairer les propos d'Halbwachs, au sujet de cette mémoire éclatée prenons l'exemple de la mémoire de Vichy. La période de Vichy constitue l'une des périodes les plus sombres de l'histoire française. Alors qu'un voile avait été jeté au sortir de la Seconde Guerre mondiale afin d'éviter notamment des conflits franco-français, les institutions, les médias, les historiens portent depuis les années 1990 un intérêt quasi "obsessionnel" sur cette période. Ces derniers participent à un mode de reconstruction historique, qui constitue pour une large part la formation de la mémoire sociale, c'est-à-dire celle de la société dans son ensemble. Malgré tout, si l'on s'en tient aux développements d'Halbwachs sur la mémoire collective, la mémoire de Vichy prendra un tout autre sens si l'on s'intéresse aux rôles que jouent les "porteurs" ou les "vecteurs" de cette mémoire emblématique de la Seconde Guerre.

Constitués en groupe, ces "porteurs de mémoire", comme les qualifient les historiens, unifient un souvenir partiel lié à une expérience unique. Leurs mémoires reconstruisent un passé commun, souvent disparate, mais spécifique à des groupes de sujets qui se reconnaissent dans cette histoire qui est la leur. Ainsi, après la Seconde Guerre mondiale, les résistants constituent le groupe qui a eu la part belle de la reconnaissance même si celle-ci fut délicate, car ils incarnaient à la fois les héros qui avaient sauvé la France et la preuve que les Français ne s'étaient pas tout de suite reconnus en eux. Les déportés constituent une mémoire ambiguë au sortir de la guerre. Leur mémoire s'exprimera difficilement au sortir des camps, puis au cours des années 1970, les témoignages seront pris en compte et considérés avec plus d'attention par l'ensemble de la société française. Actuellement, les groupes d'anciens déportés constituent les plus grosses formes d'association de mémoire.

Malgré tout, le souvenir de cette guerre est loin d'être fédérateur. Voulant constituer une mémoire uniforme, la société française a laissé de côté des groupes gênants. Plusieurs types de mémoires collectives ont été ainsi mis sur la touche. Cela n'a pas empêché ces "oubliés de l'histoire" de se regrouper pour se souvenir. Les prisonniers de guerre, par exemple, conservent une image de vaincus en France. Ils sont dans l'impossibilité de faire reconnaître leur souffrance à la collectivité et représentent des sortes de antihéros, car ils ont été les "enfants chéris du régime de Vichy".



D'autres groupes sont aussi sur la défensive. C'est le cas des travailleurs en Allemagne, les requis du STO (Service du Travail Obligatoire), à qui l'on reproche maintenant leur lâcheté. Enfin, évoquons le cas des collaborationnistes, qui ne peuvent être reconnus comme tels, mais qui pour certains se retrouveront et se reconnaîtront dans la mémoire pétainiste et participeront pour certains au culte du maréchal Pétain par le biais d'une association l'ADMP (l'Association pour Défendre la mémoire du Maréchal Pétain).

### 2.3. Un regard nouveau sur les mémoires plurielles

À travers cet exemple succinct de cas de mémoires résurgents dans le présent de cette histoire de Vichy, éclatée et conflictuelle, nous voyons clairement se détacher une mémoire sociale (celle de la société globale, dans son ensemble, représentée par les institutions, les médias ou encore l'éducation scolaire) et une mémoire collective (mémoire que l'on dira plurielle) de tous ces groupes dont les souvenirs et les intérêts divergent dans le présent. Dans ce cas, on ira même jusqu'à parler de conflits de mémoire.

Jodelet (1992), dans une étude consacrée au procès de Klaus Barbie à Lyon en 1987, a largement mis en évidence les conflits existants entre les groupes en présence durant le procès, comme les résistants, les victimes de l'holocauste, les déportés politiques ou encore les anciens combattants. Chacun revendiquant différemment la mémoire des crimes nazis.

Von Thadden (1998), dans un chapitre au titre évocateur "*Une histoire, deux mémoires*", expose la place actuelle du III<sup>e</sup> Reich, dans la mémoire des Allemands de l'Ouest et de l'Est. Alors que l'Allemagne de l'Ouest supporte depuis plus de cinquante ans le fardeau du passé nazi et le lourd héritage laissé par la politique hitlérienne, cette même partie de l'histoire est déniée par les Allemands de l'Est, dont l'identité nationale s'est constituée au contraire sur la base du communisme, qui a vaincu le fascisme. À l'heure de la réunification de l'Allemagne, deux mémoires cohabitent donc sur un même espace et mettent en jeu des mécanismes identitaires pour le moins divergents.

Depuis quelques années seulement, des études en particulier sociologiques et historiographiques prennent davantage en compte la question de la pluralité des mémoires collectives, relativisant ainsi celle d'une mémoire globale et unifiée. Leurs travaux portent alors leurs intérêts vers des cas de mémoire jusqu'alors laissés pour compte : celles des vaincus, des victimes, des mémoires douloureuses ou honteuses. On pense davantage maintenant à ces "*oubliés de l'histoire*" que constituent les pauvres ou les femmes, aux "*carences*" de mémoire concernant celles des Indiens

d'Amérique ou de la traite et de l'esclavage des Africains noirs. Alors que le passé était souvent présenté de façon unitaire dans la société, l'image d'une histoire consensuelle et normative est actuellement balayée par la prise en considération de mémoires collectives plurielles, posant par là même la question des enjeux identitaires qui leur sont sous-jacents.

Car, cette pluralité de mémoire, telle que nous venons de la développer, laisse transparaître des fonctions encore peu abordées jusqu'alors : les fonctions identitaires de la mémoire. En effet, la mémoire intervient dans le présent comme un lien unissant le groupe à son passé (idée de continuité) mais elle renforce aussi la cohésion de ses membres qui, par le biais de pratiques sociales et symboliques, retrouvent les racines de leur propre histoire. La mémoire renvoie donc à la fois à des aspects socialisants, symboliques et normatifs (Haas, à paraître).

Ce dernier aspect nous amène à réfléchir au fait, qu'afin de maintenir ces fonctions identitaires, la mémoire peut devenir un véritable enjeu pour le groupe. Les travaux de Bartlett et d'Halbwachs, évoqués plus haut, pointaient déjà le caractère créatif de la mémoire qui pouvait se montrer modulable en fonction des exigences du présent. Comme nous venons de le voir, la mémoire assure la continuité des individus, révèle quelque chose de l'identité du groupe et fonde son enracinement vers l'avenir. Malgré tout, lorsque le poids du passé devient trop lourd à gérer pour un groupe, pour une communauté, la mémoire peut tout aussi bien être source de négations, d'enjeux ou de silences. Toute histoire n'est pas bonne à dire ou à transmettre. Le passé du groupe n'est pas forcément glorieux, pas toujours valorisant et peut se montrer extrêmement difficile à assumer. Des stratégies de reconstruction du passé peuvent être mises en place par le groupe afin d'effacer ou de transformer dans le présent un passage pénible de son histoire (Haas, 1999). Cette "*face cachée de la mémoire*" renvoie à la problématique de l'oubli, thème d'étude encore quasiment inexistant dans notre domaine.

Il ne doit pas exister de "*bonnes mémoires*" ou de "*mauvais oublis*" mais bien plutôt des façons et des manières pour les groupes et les collectivités de gérer au mieux les traces du passé afin d'envisager l'avenir sereinement. Des pans entiers de recherches sur la mémoire sociale et/ou collective, sur la difficile question de l'oubli ou de la réminiscence n'ont pas encore été pleinement investis par la psychologie sociale. Pourtant, les dangers des manipulations sociales, la question du devoir ou du travail de mémoire ainsi que les enjeux identitaires sous-jacents pourraient constituer de merveilleuses problématiques pour la psychologie sociale, qui serait à même d'apporter une contribution originale. En particulier, nous pourrions nous pencher sur le rôle et le sens de certains événements du



passé qui font retour dans des situations sociales présentes à l'échelle des groupes ou de la société dans son ensemble. Réflexions et travaux déjà amplement menés par Bartlett et Halbwachs il y a plus d'un demi-siècle, que nous devrions nous efforcer d'éclairer plus encore dans le présent et d'investir par une réflexion psychosociale.

## DEUXIÈME PARTIE

**Comment juge-t-on les autres ?  
Comment est-on jugé par eux ?**